



Association des
propriétaires de
boisés de la Beauce

Publié par l'Association des propriétaires de boisés de la Beauce – novembre 2005

www.apbb.qc.ca • apbb@globetrotter.qc.ca

le bulletin forestier

3500, 6e Avenue Ouest, Ville de Saint-Georges, Beauce (Québec) G5Y 3Y9 – Téléphone: (418) 228-5110 ou 1-800-366-5110 — Télécopieur: (418) 228-5800

Les passionnés de la forêt

Un traitement naturel santé-beauté

Brigitte Asselin



Dr Maheux entouré de ses deux fidèles amis :
M. Rémi Pépin, à gauche et M. Martin Fecteau, à droite.

La santé, l'amitié et la beauté par le boisé : telle est la devise du Dr Rodolphe Maheux, de Saint-Benoît, que j'ai rencontré par un bel après-midi d'automne sur son lot situé sur le bord du Lac Raquette. Les points de vue y sont à l'honneur, de même qu'un apaisant mélange de poésie, nature, spiritualité et amour du prochain. Ce réputé gynécologue sait effectivement bien s'entourer, tant de bons amis que de petits havres de paix de toutes sortes, qui invitent au plaisir de la contemplation. Ce qui le distingue, c'est que ce passionné du bois valorise également la campagne et c'est la vue qui se réjouit de tant de couleurs l'été venu, dû aux fleurs sauvages qu'il a ensemencées. Bienvenue dans le monde merveilleux du Dr Maheux!

Ce médecin n'est pas arrivé sans peine à l'aménagement d'un boisé. « On s'imagine, parce qu'on est compétent dans une salle d'opération ou une cour de justice, qu'on est compétent sur une terre. C'est pas vrai du tout! » avoue-t-il. Son père était docteur à Saint-Georges, il n'était pas producteur de bois. L'Association des propriétaires de boisés (anciennement le Syndicat des producteurs de bois de la Beauce) est venue en renfort. C'est au moment de s'impliquer réellement dans la réalisation des travaux qu'il a contacté l'organisme sur recommandations de ses amis. « Le Syndicat m'a vraiment aidé! J'ai réalisé à quel point les conseils d'un ingénieur forestier peuvent être utiles en ce qui concerne le

marquage ou la planification d'un chantier », mentionne le Dr Maheux.

Formation et amitié à la base

Il est également très satisfait des cours organisés par l'APBB qui lui ont appris la base et une méthode de travail sécuritaire : « Quand j'ai fini d'être président des gynécologues du Canada, raconte le docteur, je me suis dit : on devient vieux quand on cesse d'apprendre, alors j'ai voulu apprendre à travailler sur la terre! Au début, quand je coupais un arbre, ma femme faisait entrer tous les enfants dans la maison parce qu'elle savait pas de quel bord l'arbre allait tomber! » C'est donc le cours sur l'abattage directionnel qui l'a le plus aidé dès le départ. Les autres qui lui ont été d'un grand support sont : rentabilité d'un boisé, exigence des marchés du bois franc, initiation à la cueillette de champignons et éclaircie commerciale. « Moi je fais du jardinage de forêts pour que, quand je serai mort, les gens passeront ici et diront : *c'est dont beau ici!* »

En qualité de médecin, il privilégie par-dessus tout le maintien de la santé : « La clé d'une vieillesse heureuse, c'est l'exercice physique et une terre, ça tient en santé parce qu'il y a toujours quelque chose à faire! » Selon lui, la terre crée de la beauté, une panacée à bien des petits problèmes. L'amitié tient une place essentielle dans la vie de celui qui se faisait agacer par ses amis Rémi Pépin et Martin Fecteau (qui demeurent également au bord du lac) : « Quand j'ai commencé à travailler dans le bois, ils me disaient : *maudit que tu travailles mal!* Moi qui étais plutôt habitué à être considéré comme un grand docteur faisant le tour du monde!... Ils avaient raison, mais j'apprends vite! » Il est fier de ses progrès, mais également de cette belle amitié développée autour de l'amour commun de la terre.

De médecin à propriétaire de boisé

Tout en empruntant le chemin longeant le ruisseau qui traverse le lot, il me raconte qu'il vient de Saint-Georges et que tout le bord du lac appartenait à son grand-père, qui l'avait vendu à son père.

Il complète son cours de médecine à Sherbrooke, se rend pratiquer à Gagnon, dans le Grand Nord, pour ensuite accomplir sa spécialité à Montréal, puis sa surspécialité à Yale aux États-Unis. Cela fait maintenant vingt-cinq ans qu'il est installé à Québec : il est directeur du département universitaire et professeur titulaire à l'Université Laval en plus d'être affecté à l'hôpital Saint-François d'Assise. Parmi ses réalisations, il a été président des gynécologues du Québec et du Canada. Il avoue humblement : « Dans mon domaine, je suis assez bien connu. » Il adore son travail en fertilité qui consiste à aider les gens ne pouvant avoir d'enfants.

Il y a une quinzaine d'années, il achète la terre de M. René Busque : elle occu-

Opération beauté

Le propriétaire ne tient pas mordicus à faire du reboisement, car même s'il veut conserver ses forêts, il veut garder ses champs aussi : « Mon but n'est pas commercial. Je travaille pour la beauté et je trouve qu'un champ est aussi beau qu'une forêt. Les deux ensemble, c'est l'équilibre parfait et il faut montrer la Beauce sous tous ses beaux aspects! » Il plante donc chaque printemps 15 kg de graines de fleurs sauvages pour en couvrir des champs entiers. « Les gens me demandent si je vends ça à Montréal, ils pensent peut-être que je fais du parfum avec ça! Je leur réponds que non, c'est pour le plaisir des yeux! »

Recommandé par les conseillers forestiers parce que le terrain était tout marécageux, le drainage fait partie des premiers travaux qu'il entame. Son objectif : « Pouvoir me promener sur ma terre ». Il y imprègne toutefois sa touche bien personnelle en n'évacuant pas complètement l'eau, au contraire : « J'ai laissé un petit étang, ça pousse tout en quenouilles et les oiseaux y vont l'été. Les animaux comme les chevreuils, les renards, les outardes, les canards ont de quoi à boire », explique-t-il. Parmi les autres travaux qu'il a accomplis, une éclaircie commerciale et une éclaircie précommerciale réalisée avec sa débroussailluse qui lui a permis de dégager ses plus beaux arbres et de conserver le résineux.

Il s'est attardé à libérer un espace pour faire une piste de ski de fond de 2,8 km, qu'il éclaire de torches pour la randonnée du soir. Ce fut beaucoup de travail, puisque cela faisait vingt-cinq ans que ce coin n'avait pas été touché. Ses chemins ont été réalisés avec l'aide de son ami Martin Fecteau; il s'est de plus servi des crédits de taxes municipales.

Parmi ceux-ci, un en particulier retient l'attention : il s'agit d'un sentier pour les gens qui souhaitent se promener sur sa terre et autour du lac. Il l'a donc nommé *Tour du Lac* et multiplie les points de vue afin que ce chemin soit des plus

« La clé d'une vieillesse heureuse, c'est l'exercice physique et une terre, ça tient en santé parce qu'il y a toujours quelque chose à faire! »

pe environ 80 acres de superficie. « Je la connaissais comme le fond de ma poche et trouvais ça triste de la voir abandonnée et non entretenue » commente le Dr Maheux. Il décide d'effectuer lui-même les travaux : « L'an passé, j'ai coupé six cordes de bois de chauffage. Pour un docteur, c'est pas si pire! » blague-t-il. Après des débuts plutôt décevants avec un conseiller forestier de la région, il se tourne vers l'Association. « Les conseillers m'ont beaucoup aidé, car ils comprennent et respectent ce que tu veux » explique-t-il.

Un petit refuge privé où le docteur prépare ses conférences.



agréables : « Moi je suis pour l'exercice physique. Les gens veulent faire le tour de mon lot à pied? Pas de problèmes, mais passez par le chemin indiqué. Les gens respectent. Mais pas de motoneige! »

Au pays des merveilles

D'autres réalisations jalonnent cette belle terre à bois et lui confèrent son caractère distinctif. Une petite cabane isolée lui sert d'endroit privé où il prépare, en paix, ses conférences en écoutant de l'opéra et le remous du ruisseau qui coule à côté. Par ailleurs, la *Maison aux papillons*, située à côté de la cédrière bien mise en valeur, est une grande gloriolite (gazebo) où les joueurs de bridge se réunissent l'été. Ils sont protégés par le moustiquaire et éloignés du lac, donc tranquilles : « Quand elle était jeune, ma fille aimait beaucoup les papillons. J'ai donc imaginé cette maisonnette devant deux petites buttes qui recréent les ailes du papillon et posé quatre taches sur les ailes (des roches) qui sont séparées par un sentier qui fait le corps du papillon. Les antennes sont formées par deux petits lampadaires. Finalement, j'ai mis une centaine de plantes à papillons qui ont malheureusement été mangées par les chevreuils! », explique ce créateur qui, on le soupçonne, a dû s'amuser autant que sa fille en développant ce projet...!

Amateur d'aphorismes (maximes), son *Pont des écriteaux* est une petite construction sous laquelle il peut s'asseoir, été comme hiver et contempler son étang, les canards, la terre : « Quand il me vient une pensée que j'aime, je la grave, la peinture et l'accroche sous le petit

pont. J'aime ça, je trouve ça beau et très ressourçant » dit M. Maheux.

Le docteur s'attarde aussi sur diverses particularités de son lot, comme la mousse de caribou qui se déploie sur un petit talus dans un sous-bois : « Ça pousse normalement dans le Nord du Québec. Moi j'en ai et je trouve ça beau, alors je l'entretiens! » De même pour la pinède : « Quand je serai mort, les pins seront gros comme ça et les gens diront : comment ça se fait que le petit Jésus a été plus généreux ici qu'ailleurs?! » Il cultive de l'équinacée, pour la simple beauté de cette fleur. Il considère avoir la chance de posséder un puits duquel il tire une eau de qualité. C'est pourquoi il la met à la disposition de tous au moyen d'une pompe.

Pour bonifier sa terre, le passionné propriétaire a fait ériger des sculptures par un artiste de Québec. Elles sont disséminées un peu partout le long des chemins et intégrées à l'environnement. Il affectionne particulièrement le chef d'orchestre, une commande spécialement créée pour le propriétaire également amateur de musique.

Comme dans un carré de sable

Afin de réaliser lui-même ses travaux, il s'est entouré de bons équipements. Sa pépinière est très importante : « Avec Martin (Fecteau), on l'a transformée en chargeuse alors elle sert pour les deux » explique Dr Maheux. Il a aussi monté une fendeuse hydraulique sur une petite remorque. Il justifie cette invention par le fait qu'il préfère ne pas laisser trop d'ouvrage en plan, étant donné qu'il ne peut que travailler les fins de semaine. Sa façon



Le *Pont des écriteaux* est décoré de maximes gravées dans le bois par M. Maheux.

de procéder est celle-ci : « Quand je coupe un arbre, je le ramasse et le fends tout de suite. J'aime mieux ça que de toujours faire la même chose. »

Il est plutôt fier de son garage, « mon centre de travail », alimenté par une fournaise bi-énergie : chauffage à l'huile en son absence, et chauffage au bois quand il y travaille. Il s'est construit un second garage au beau milieu de sa terre. Cela lui permet de sortir et faire sécher son bois de chauffage, et de préparer son 8 ou 12 pieds. Il s'y est même aménagé une cache en haut de la bâtisse donnant sur un champ de trèfle. Il rigole un peu de lui-même en disant : « Ma femme dit que mes machines sont mes tonkas. Moi je réponds qu'au lieu d'avoir une maîtresse, j'ai une terre! »

Bien qu'il n'ait pas une grosse érablière, ce passionné a aussi la passion du sirop; il en produit pour ses besoins, cadeaux, etc. Il se prononce sur la façon

dont on vend le sirop et le miel au Québec : « C'est un peu comme si en France, on mettait tous les vins ensemble, dans un gros baril, qu'on ferait bouillir, pasteuriser et qu'on vendrait ça *Vin de France!* Alors que le sirop qui vient de la Beauce et le sirop de Victoriaville, c'est complètement différent. Dans le miel, on répète la même erreur : on mélange les miellées. Pourquoi on ne développe pas de plans de mise en marché? »

La retraite du Dr Rodolphe Maheux s'annonce pleine de projets, dans la continuité de toutes les belles œuvres qu'il a commencées il y a une quinzaine d'années. Il souhaite se retirer définitivement sur sa terre. « Mon but n'est pas de sortir de l'argent le plus vite possible, c'est de laisser à mes petits-enfants une propriété qui va leur faire dire : *Eh! que c'est beau!* Nul doute qu'il trouvera encore à savourer la vie et à faire profiter autrui de ses créations.



M. André Carrier

Reportez-vous au début des années quatre-vingt et imaginez-vous transformer entièrement votre terre servant jusqu'à la production laitière en... terre à bois. Plutôt riche, elle aurait pu être utilisée en vue de développer d'autres cultures, comme cela aurait été la norme à l'époque. Mais c'était sans compter la passion pour le bois de monsieur André Carrier de Lambton. Lui et son épouse, madame Normande Poulin de La Guadeloupe, ont profité des subventions pour le reboisement dans le milieu des années 80, avec les conseils techniques de l'Association (anciennement le Syndicat

des producteurs de bois de la Beauce). Tellement passionnés qu'ils ont tout planté de leurs mains! Aujourd'hui, ils sont parmi les premiers propriétaires à récolter ce qu'ils ont semé : de belles épinettes rendues à l'étape de la première éclaircie commerciale.

M. André Carrier était producteur laitier depuis 1958. Au début des années quatre-vingt, voyant approcher la retraite, il décide de laisser tomber la production laitière parce qu'il n'avait pas de relève : « Les trois enfants étaient partis. J'avais juste un garçon, il était aux études et comme ses deux sœurs, la ferme ne l'intéressait pas. On leur a donné leur héritage très jeune en les faisant instruire » allègue M. Carrier. En effet, l'une des filles est notaire, l'autre travaille comme secrétaire dans un CLSC et leur fils est ingénieur civil. « Ils ne voulaient pas reprendre les traces de leur père qui se levait à cinq heures et finissait à 10 ou

Éclaircir 20 ans après avoir planté

Brigitte Asselin

11 heures le soir le temps des foin! » explique M. Carrier. Pourtant, il était très bien installé pour l'époque. Il possédait soixante vaches sur une grande ferme pour laquelle son père avait gagné la médaille d'argent du Mérite agricole. « Les acheteurs venaient de Granby, d'un peu partout, mais c'était d'avoir le financement pour acheter une grosse ferme comme ça : les prêts agricoles ne voulaient pas les financer. »

Durant deux ans, il essaie de la vendre et étudie toutes les possibilités. « Quand j'ai vu que je n'avais pas d'acheteurs, j'ai dit : ou on laisse repousser en cochonnerie, ou on reboise. Je suis donc allé au Syndicat parce qu'ils commençaient à avoir des subventions pour le reboisement. » Il était important pour ce passionné de la terre de ne pas laisser la broussaille reprendre le dessus : « Ça

aurait été une grosse perte et aussi, on voulait en profiter un petit peu » ajoute M. Carrier.

Patates, blé ou bois?

Certains leur demandaient tout de même : pourquoi planter des arbres plutôt que des patates? Il y a vingt ans, la ressource ligneuse n'était pas aussi connue ni valorisée qu'elle l'est maintenant. Mais M. Carrier cultivait un penchant naturel pour le bois. Il aurait pu commencer d'autres productions comme le blé ou l'orge; la tâche aurait d'ailleurs été sensiblement la même. Il était conscient de son audace : « Les gens nous trouvaient avant-gardistes, une belle ferme comme ça en prairie quasiment d'un bout à l'autre, pas de digue de roches, toute bien drainée. Mon père l'avait eue tout en bois et avait

Mme Normande Poulin



commencé à couper le premier arbre pour se bâtir un petit camp avec maman. Il avait tout *érotché* et bien égoutté. » Le producteur obtient de l'agronome à Lac-Mégantic son autorisation de reboiser. L'Association leur recommande de l'épinette blanche et de Norvège.

Apprentis reboiseurs

M. Carrier se rappelle qu'il y a vingt ans, «les plants étaient très petits, presque comme un fil». Au bout de deux ans, il fallait parfois procéder à un regarni. La subvention était de 7 ¢ du plant : «On a tout planté nous-mêmes: ma femme était sur la planteuse et moi sur le tracteur!» J'émetts quelques doutes sur la réelle répartition des tâches, mais M. Carrier me convainc : «C'est ma femme qui voulait travailler comme ça et elle se faisait confiance. Finalement, on trouvait que ça allait bien et vous savez, faut jamais déplaire aux femmes!»

Les conseillers forestiers de l'Association leur ont expliqué la méthode : « Ils nous avaient dit : six pieds comme ça, six pieds de même et la roue devait passer à tant de pieds des plants déjà en terre. » La longueur précise n'était naturellement pas facile à mesurer parce que «ce n'était pas moderne comme aujourd'hui! On avait mis de la couleur sur le pneu du tracteur : quand la couleur passait, ça voulait dire six pieds. C'était le temps de planter. » Il fallait avancer le plus lentement possible avec le tracteur. «T'allais le pas d'un homme, mais t'avais pas le temps de lever la tête ni de regarder ailleurs!» Comment donc était équipée la planteuse? «On avait des paniers remplis de plants chaque bord de la machine et on pouvait en reboiser quatre cents de cette manière-là. Dans le temps, on ne pouvait pas s'imaginer qu'une plantation réussirait comme ça!» s'exclame M. Carrier.

Durant six ans, le couple reboise ainsi 140 acres (près de 57 hectares), à raison de mille plants à l'acre. Ils ont également reboisé dix mille plants à la main dans une vieille coupe caractérisée par beaucoup de roches et de souches, donc impossible à reboiser avec un tracteur. «Ce secteur-là était le pire parce qu'il fallait le faire à la main. On transportait les plants dans des bacs avec une courroie sur le dos.» De plus, l'Association a fait planter quelques milliers d'arbres dans

un autre secteur. Le total de plants reboisés se situe entre 150 000 et 160 000 sur 150 acres (61 hectares), pour une super-

**« Dans le temps,
on disait que ça
prenait trente ans
avant de commencer
à couper du bois.
Ça fait vingt ans et
on ne s'attendait pas,
à notre âge,
de voir couper
les arbres
qu'on a plantés
nous-mêmes! »**

ficie totale de boisés de 440 acres (178 hectares).

Pas de peine à croire que les travaux se sont révélés ardu, quand madame Carrier souligne que «c'était quand même difficile le soir, tu avais mal dans le dos, à force de se plier tout le temps». Néanmoins, le producteur précise qu'ils auraient pu recevoir de l'aide, «mais on aimait mieux le faire tout seul : on avait le temps, on voulait le faire à notre manière. L'ingénieur venait vérifier si on faisait ça comme il faut. Dès la première année, ça a été un succès, alors on a continué!»

Une première éclaircie après vingt ans!

Tout a poussé sans difficulté : ni feu, ni chenilles puisque la période de la tordeuse des bourgeons d'épinette était déjà passée; pas de problèmes non plus avec l'épinette de Norvège. Seuls un arrosage — encore permis — et un entretien de plantation se sont avérés nécessaires avant d'effectuer la première éclaircie commerciale. M. Carrier est particulièrement fier du fait que cette dernière se réalise à l'âge d'à peine vingt ans : «Dans le temps, on disait que ça prenait trente ans avant de commencer à couper du bois. Regarde, ça fait vingt ans et on ne

s'attendait pas, à notre âge, de voir couper les arbres qu'on a plantés nous-mêmes!»

Malgré tous les efforts mis pour le reboisement, M. Carrier ne tient pas pour autant à couper lui-même son bois : il a engagé un agriculteur disponible en hiver. Cette première éclaircie est réalisée en billes de 4 et de 8 pieds. Lors de la prochaine, M. Carrier entend produire des billots de 8 pieds et plus. «Il y aura un total de trois coupes jusqu'à la dernière et la prochaine sera dans dix à quinze ans. Le plus bel arbre, on va le ramasser dans trente ans.»

Il ne s'est pas cassé la tête avec l'élagage puisqu'à son avis, «les branches, il faut qu'elles sèchent naturellement. Ça aurait été un moyen chantier, surtout sans subventions. C'est agréable à regarder, mais ils disent que ça ne se développe pas plus vite. Le secret, c'est l'éclaircie. Ça ne sert à rien de se donner de l'ouvrage, parce que de toute façon, les usines ne paient pas plus cher pour le bois non ébranché!» De plus, les travaux d'élagage risquent de blesser l'arbre ou de le faire pourrir, surtout s'ils sont réalisés avec une scie à chaîne. Afin de pouvoir se promener sur la plantation en VTT ou en tracteur, le propriétaire a aménagé un chemin à tous les 50 pieds. En outre, un bon chemin central de 30 pieds de large traverse toute la terre à partir de l'arrière de la maison.

D'autres éclaircies pour la retraite?

Depuis quelques années, M. et Mme Carrier profitent de leur retraite en regardant pousser leurs arbres, ce dont ils ne semblent pas se lasser, comme le sou-

ligne Mme Carrier : «La plantation, on trouve ça beau, intéressant. Je dis toujours à mon mari : on aurait dû commencer cinq ans avant, on aurait eu encore plus de plaisir de voir couper le bois et le récolter».

La bonne forme qu'ils ont conservée avec de longues années de travaux de ferme et de reboisement leur sert maintenant puisque les loisirs, comme les quilles et les voyages dans le Sud, font partie de leur vie. Ils apprécient également se retrouver en famille à leur chalet sur le bord du lac Saint-François. M. Carrier est président d'une compagnie de téléphone à Lambton et il se fait philosophe en déclarant : «À 50 ans, j'ai dit que je méritais d'arrêter de travailler. Les années filent encore trop vite, mais au moins, les années difficiles sont passées!»

Les travaux suggérés consisteront en une deuxième éclaircie dans dix ou quinze ans. Celle-ci devrait servir de coupe progressive d'ensemencement. La troisième intervention sera une coupe totale avec protection de la régénération, si présente. Si absente, un reboisement devrait suivre. Les enfants vont-ils suivre la trace de leurs parents et reboiser eux aussi? «Ce sont eux ou nos sept petits-enfants qui vont décider. Ça pourrait repousser en broussailles aussi.» Chose certaine, monsieur et madame Carrier ont eu raison d'avoir confiance en leur passion. Et curieusement, bien qu'ils ne croyaient pas vraiment en profiter de leur vivant, la vie leur a réservé une belle surprise. Peut-être a-t-elle aussi voulu les remercier de s'être si bien préoccupés de cette bonne vieille terre...

Le boisé de M. et Mme Carrier sur le point d'être éclairci.



Pascal Létourneau et Marie-France Faucher devant leur cabane à sucre.

Un lot boisé pourvu d'une érablière en partie exploitée et de deux petits lacs, où la faune et les espèces rares d'arbres y sont protégées et valorisées, agrémenté d'un chalet principal servant aux rassemblements familiaux depuis longtemps: voilà la terre de M. Pascal Létourneau d'East Broughton. J'ai

rencontré les trois générations de cette généreuse famille pour qui la vie tourne autour du bois. Ils ne manquent pas une occasion de s'entraider, tout en aménageant le boisé de belle et créative façon, démontrant de plus un intérêt pour la certification environnementale.

Forêt multiresources pour passionnés

Brigitte Asselin

Le père de Pascal Létourneau, Marcel, était mineur : «Depuis que j'avais la couche aux fesses, mon père me traînait dans le bois et il me disait : *Si j'avais quelques cennes, je m'achèterais mon petit morceau de terrain.* C'est toujours resté et je me suis rappelé les paroles de mon père quand j'ai acheté cette terre», raconte Marcel Létourneau. Son épouse, Cécile, aimait aussi beaucoup aller sur la terre avec son mari. Même si elle ne participait pas en tant que tel aux travaux, elle adorait être avec les siens, s'occupait des repas pour tout le monde, entretenait un jardin, bref, se rendait utile. Pour elle, le lot est encore aujourd'hui synonyme de vie familiale heureuse. Quant à Marcel, il se passionne toujours pour le boisé. Il tient mordicus à se promener en VTT afin de ramasser le bois de cabane, puisque, comme il a déclaré à son fils Pascal, «c'est une des choses que je peux encore faire, alors je veux le faire juste pour mon plaisir!» Il aime aussi emmener ses petits-enfants en promenade sur le

lot d'une superficie de 110 acres (près de 45 hectares).

Bien qu'il ait toujours aimé l'agriculture, c'est un peu par hasard que Pascal Létourneau se retrouve dans le bois. Il tente d'abord de suivre une formation en agriculture, mais cette dernière ne le satisfait pas. Il abandonne et décide de revenir travailler avec son père sur son boisé.

Depuis que Pascal est jeune, la terre sert de lieu de rassemblement familial, de même que pour le ski de fond et la chasse. Alors au début de la vingtaine, il commence à travailler avec son père de manière plus sérieuse : «On a acheté un autre tracteur et un loader parce que charger les roches à la mitaine, on aimait moins ça un peu!» Il se dit maintenant que, si c'était à refaire, il suivrait tout de suite un cours en foresterie. Son épouse, madame Marie-France Faucher, se révèle aussi passionnée que lui du bois : cela va donc de soi de s'y consacrer.



Les premiers propriétaires du boisé, M. Marcel Létourneau et son épouse, Cécile, avec leur vieux tracteur.

Des investissements chaque année

Le père et le fils commencent par effectuer quelques éclaircies. Suivent une plantation d'épinettes et beaucoup de drainage. Ils utilisent un *trailer-dumper* et se procurent un tracteur à quatre roues motrices et un treuil, car le terrain comporte par endroits une forte pente. Marie-France se plaît à opérer la chargeuse, le treuil et manie même plutôt bien la scie à chaîne. De plus, elle est responsable des produits d'érable transformés dans le temps des sucres. Dès le départ, ils décident de ne bâtir qu'un seul chalet pour toute la famille. « On vient ici le plus souvent possible, ça nous repose de la route 112, où on habite, qui est rendue tellement bruyante que ça n'a plus de bon sens » soupire Marie-France.

L'érablière demeure bien entendu dans la mire de leurs travaux. La cabane a été construite en 1966, avec l'achat d'une charpente de grange. Elle a même été agrandie deux fois et on projette encore de le faire ! Ils possèdent un évaporateur de 4 pieds par 14 depuis neuf ans : « Il a été acheté pour suffire lorsqu'on aura 6 000 entailles », mentionne M. Létourneau. L'érablière dispose d'une possibilité de 6 à 7 000 entailles, mais elle n'est pas totalement exploitée, principalement en raison du prix du sirop. L'équipement acéricole est complété par la tubulure. L'érablière n'a pas l'électricité puisqu'ils ont fait le choix d'acheter plutôt une chargeuse l'an dernier. Leur intérêt pour les travaux d'aménagement forestier les a incités à s'intéresser également à l'aménagement de l'érablière : « Avant, on ne pensait pas éclaircir dans l'érablière, à enlever des érables pour laisser pousser les autres. On voit que ça commence à se faire et nous, on veut le faire aussi », explique M. Létourneau.

Défenseurs de la faune et de la flore

Ils ont créé une plantation d'épinettes, mais « si c'était à refaire, on replanterait

du tremble parce que ça pousse plus vite et maintenant, on serait rendu à la récolte. Sauf qu'à l'époque, on n'y pensait même pas. Maintenant, quand on veut reboiser, on demande du feuillu », indique Pascal. Ils vont plus loin en s'efforçant d'opérer une véritable protection de la faune et de la flore. Les ormes, chênes,

« Si ma femme et mes enfants n'étaient pas là, je ne pourrais rien faire ! »

Pascal Létourneau

hêtres, merisiers, bref, tous les feuillus dans l'érablière ont été identifiés par leur conseiller forestier. Ils en sont particulièrement fiers lorsqu'ils me les montrent. En effet, ce sont des essences plus rares dans ce territoire. Avec leurs lacs, ils cherchent à protéger les oies et les canards. Pourtant, ils déplorent un peu l'absence de compensations pour ce type de travaux : « On nous dit de protéger la faune et la flore, mais on n'a pas de crédits pour le faire. On ne vise pas la subvention, mais le crédit de taxe », note Marie-France.

Leur philosophie d'aménagement se résume en ceci : il ne doit plus y avoir d'arbres morts, tombés ou malades sur la terre. Ils sont néanmoins prêts, comme l'explique Marie-France, à laisser « un beau chicot parce qu'il peut quand même faire un beau perchoir pour les oiseaux de proie qui attaqueront les écureuils. On aime en laisser quelques-uns. On n'a pas suivi le cours d'aménagement faunique, mais on lit toujours le Bulletin forestier et un article a déjà parlé de

cela. » Ils valorisent également les beaux points de vue, en particulier celui du chalet sur le lac : « On a déboisé, pas pour faire de la pelouse, mais pour la vue. On va laisser du trèfle et planter des pommiers pour les chevreuils. On aime aussi observer la perdrix. Récemment, on a même vu un orignal ! », s'enthousiasme Pascal Létourneau. Le plaisir d'observer la faune sans nécessairement en profiter autrement que pour sa présence se dénote aussi par l'initiative d'ensemencer de la truite. Malheureusement, ils se la font voler...

Une équipe familiale

Le couple forme une véritable équipe en ce qui a trait à l'aménagement du boisé : « Il faut que les deux aiment ça, sinon quand un attend à la maison, c'est long. Le temps des sucres par exemple, c'est difficile. C'est tellement plus plaisant quand t'es deux », souligne M. Létourneau. Il est vrai qu'à les voir parler et abonder dans le même sens sur les divers travaux à effectuer, ou encore à discuter des projets à réaliser, on ne peut nier que toutes leurs énergies, leur temps et leurs loisirs sont consacrés au lot et ce, par choix. Cette déclaration du propriétaire en dit d'ailleurs long : « Si ma femme et mes enfants n'étaient pas là, je ne pourrais rien faire ! »

Les quatre enfants participent aux travaux, chacun à leur façon et lorsque vient le temps des sucres, ils sont tous présents. Le plus vieux, Michaël, est agronome et « il peut abattre un arbre comme M. Poulin (le formateur en abattage manuel de l'Association) ! » Sa conjointe seconde la famille lors de la transformation des produits de l'érable. Leur fille Kathy, enseignante au préscolaire — primaire et apicultrice, s'occupe également

confortables, de surcroît. L'exemple a ainsi été donné aux jeunes qui ont suivi la trace de leurs parents dans la formation, de même que les autres membres de la famille.

Pascal Létourneau et Marie-France ont suivi plusieurs cours donnés par l'Association des propriétaires de boisés de la Beauce, notamment l'abattage manuel, l'affûtage de la scie à chaîne, l'entaillage. Il a le mérite d'avoir organisé des cours directement sur sa propriété. Son épouse et lui veulent en suivre d'autres, comme l'aménagement des érablières. La certification environnementale les intéresse aussi puisqu'ils ont été parmi les premiers à participer à l'étude réalisée par les conseillers forestiers de l'Association à l'été 2004.

Le boisé comme détente

Quand on demande au couple quel est leur objectif en ce qui concerne le lot boisé, la réponse vient d'une seule voix : « On veut rendre notre boisé assez intéressant et rentable pour que ça reste dans la famille et on veut aménager la sucrerie », indiquent Pascal et Marie-France. Ils ajoutent qu'ils aiment beaucoup l'érablière, mais ce qu'ils préfèrent par-dessus tout, « c'est le bois, aménager, faire des travaux », explique Pascal. « Pour nous, faire un voyage de bois, c'est pas un travail, c'est une détente ! » Marie-France renchérit : « Le boisé, on ne voudrait pas que ce ne soit qu'un passe-temps, on voudrait pouvoir vivre de ça à notre retraite. » Toutefois, leurs emplois les occupent passablement en attendant, puisque Pascal travaille dans le département d'achats de l'usine de textile Regifil et Marie-France est directrice générale de la municipalité de Sacré-Coeur-de-Jésus.



Le chemin fait le tour du boisé.

de la transformation des produits. Finalement, David, mécanicien de véhicules légers et Patrick, étudiant en charpenterie-menuiserie, sont présents au moment des travaux. En outre, les fils, le grand-père et M. Létourneau se procurent leur bois de chauffage sur la terre.

La formation : une priorité

Les enfants ont été habitués très tôt à travailler efficacement dans le bois et de façon sécuritaire. Leur mère fait remarquer qu'ils « ont tous leur équipement de sécurité, car c'était un prérequis avant qu'ils viennent travailler dans le bois. » Ils ont eu une leçon avec l'incident de Marcel Létourneau. Ce dernier ne voulait pas utiliser les pantalons de sécurité : comme plusieurs, il les trouvait trop lourds et trop chauds. Jusqu'à ce qu'il risque une blessure grave. Comme toute sa famille, il réalise alors l'importance de l'équipement de sécurité. Par la suite, Pascal gagne une paire de pantalons de sécurité au gala du Mérite forestier. Ils constatent que ces nouveaux modèles sont beaucoup mieux adaptés et

Et la retraite?

Présentement tous les deux au début de la cinquantaine, ils voudraient cesser de travailler vers 57 ou 58 ans, certainement quand tous les enfants seront partis. Si on demande à ce couple de passionnés de la forêt comment ils entrevoient leur retraite, il n'y a pas de doute à y avoir : « Continuer les aménagements afin que le bois pousse encore plus vite, vivre du bois et de la cabane, transformer les produits. Les projets ne manquent pas ! », répondent-ils. Bien entendu, tout dépend de leur bonne santé, ce dont ils jouissent en ce moment. Le budget est également important, car le plus gros investissement reste encore à réaliser : amener l'électricité à la cabane.

Pascal Létourneau et Marie-France Faucher trouveront certainement les moyens d'écouler encore de très beaux et nombreux jours parmi leur grande famille et avec leurs projets d'aménagement. Car, comme le dit Pascal, « même s'il y en a beaucoup de fait, il en reste encore beaucoup à faire ! »

Une éclaircie commerciale réalisée par Pascal Létourneau et son épouse.

